

BARBARA MEKARSKA

**SPECIFICITE DES TRADUCTIONS PERSANES
DES LANGUES IRANIENNES ANCIENNES***

Les traductions persanes des anciens textes indigènes n'ont pas une riche tradition. Elles apparaissent suite aux traductions occidentales et indiennes (en anglais) et elles se fondent sur les élaborations linguistiques étrangères (lecture, étymologie, analyse linguistique).

L'objectif de ma communication est l'évaluation du texte cible, persan, sans recherches comparatives, diachroniques. Que la phrase de Lawrence Venuti [Venuti 1992: 3]: *The original is eternal, the translation dates*, soit le motto. Je ne suis pas persuadée par sa théorie de la traduction, mais la thèse citée est juste.

De quelle langue persane s'agit-il dans les traductions des langues anciennes qui ont été accomplies dans les dernières 60-70 ans?

Nous touchons ici le problème, toujours pas assez élaboré, des genres du persan. Dans la langue contemporaine, il existe une grande différence non seulement entre sa forme parlée et écrite, mais aussi à l'intérieur de chacune d'elles. La langue écrite possède au moins 3 formes: langue classique, classique simple [Lazard 1990: V], c'est-à-dire langue littéraire contemporaine, langue des textes religieux concernant l'islam (la langue de la presse porte les traits analogues). De plus en plus souvent, nous pouvons trouver dans les textes écrites

* Communication présentée à la 4^e Conférence européenne d'études iraniennes de la Societas Iranologica Europaea, Paris 1999

des éléments de la langue familière. Une diversité encore plus grande existe dans la langue parlée: la langue des discours officiels des autorités (qui est proche à la langue classique) est différente de la langue des cours scientifiques ou didactiques (qui se situe à la frontière de la langue littéraire et familière); la langue parlée familière possède, elle aussi, quelques formes qui dépendent non seulement des influences dialectiques. A cause d'un avancement social rapide et une migration de masse des gens, on ne sait pas toujours exactement où se trouve la frontière entre la langue familière et le jargon de milieu. Nb. c'est un problème pour les gens apprenant le persan: quelle est la norme du dialecte culturel (langage commun) dans la langue parlée?

Pendant les dernières dix – quinze années on peut apercevoir un plus grand intérêt des Iraniens porté à leur patrimoine culturel, ainsi qu'à la littérature ancienne, avant musulmane. Il y a une grande demande pour les traductions des oeuvres de la littérature iranienne qui compte trois mille ans (y compris, naturellement, la tradition orale). On renouvelle les publications de traduction peu nombreuses d'avant 1979 (comme exemple nous pouvons citer des travaux de Rahim Afifi), les linguistes et les philologues éditent de nouveaux travaux (p.ex. traduction de deux volumes de l'Avesta de Jalil Dustxāh).

Dans toutes les traductions persanes de l'Avesta et des textes du moyen persan, parce que surtout ces oeuvres sont traduites, nous voyons de grands efforts des traducteurs pour la beauté de la langue persane littéraire, avant tout pour la fidélité de présentation d'anciens moyens linguistiques, surtout le vocabulaire, pour que le patrimoine de la langue persane soit visible. Ces tendances puristes sont généreuses mais elles perdent ce qui est important dans une traduction: l'imagerie dans l'énoncé cible (langue d'arrivée) [Fife 1994. *Imagerie: le processus linguistique de base, complexe – qui donne la structure de l'acte de cognition*].

Si le traducteur utilise dans son texte les mots étrangers (ici: ancien- et moyen-iraniens), surtout ceux qui ont dans l'énoncé cible une autre signification, et il les explique ou traduit seulement dans les annotations, il perturbe l'acte de cognition, il ne permet pas au lecteur de bien lier le signifiant au signifié [Tabakowska 1995: 93-95].

Dans les traductions persanes de la littérature ancienne, le plus grand effort du traducteur consiste à la recherche et à la création des équivalents «purement» persans des moyens linguistiques anciens. Les textes dans lesquels il n'y a presque pas de mots arabes sont le résultat, tandis que dans la langue persane contemporaine, il y en a plus de cinquante pour-cent. On aperçoit ce dissonance dans presque toutes les publications: l'introduction «porte une date», la traduction est «sans date».

Il paraît qu'il y a quelques raisons de la façon de traduire:

1. la volonté de concrétiser la continuité culturelle de la nation;
2. c'est surtout la littérature religieuse et les traducteurs ne veulent pas (!) utiliser la phraséologie propre aux textes concernant l'islam [Pisowicz 1980];
3. des linguistes, des professeurs en littérature et des écrivains effectuent des traductions, ils manquent de préparation dans le domaine de la théorie actuelle de la traduction;
4. la pression sur le purisme de langue parmi les intellectuels d'Iran. C'est une tendance de grande valeur face à l'inondation des emprunts anglais et arabes.

Sans entrer dans les problèmes de la terminologie cognitive, je vais me servir de la méthodologie pour l'évaluation des traductions persanes.

Le travail du traducteur se compose de trois étapes [Seleskovitch, Lederer 1993]:

1. la compréhension du texte dans la langue de base, appuyée sur la compétence linguistique et culturelle (alors, cognitive);
2. conceptualisation, déverbalisation du texte, l'affranchissement subjectif des signes linguistiques;
3. réexpression du texte dans la langue d'arrivée, avec les équivalents dans le discours, élimination de la polysémie dans le système de langue, c'est-à-dire, le parcours du vouloir dire à la suite sonore ou graphique.

Au premier et deuxième étape, le traducteur est destinataire du texte, au troisième – il devient créateur. Il crée le texte dans un temps

concret, pour un lecteur qui lui est contemporain. En traduisant d'anciennes oeuvres il peut utiliser des archaïsmes et des néologismes, pourvu que l'effet de son travail soit acceptable pour le destinataire, «indigène» parmi d'autres textes.

Le rôle du traducteur ne peut pas être limité à un simple transcodage d'un texte à un autre. Le traducteur introduit «un philtre» linguistique et culturel, il laisse dans la traduction «des traces» de deux types [Lüdi 1987; Seleskovitch, Lederer 1993]: on aperçoit les unes en comparant l'énoncé source et cible – des traces d'équivalent, les autres sont des traces indépendantes de l'énoncé source, elles résultent de l'opération sur l'énoncé cible. Même dans les définitions traditionnelles du mot «traduction», il est marqué qu'elle doit être accomplie dans l'esprit de la langue d'arrivée.

Exemple: au XX siècle beaucoup de nouvelles traductions de la Bible ont été éditées parce que les traductions anciennes ne rendaient plus «l'esprit» des langues contemporaines. Dans la traduction française [La Bible 1988] même les prénoms sont en hébreux contemporain, dans la traduction polonaise [Pismo Święte... 1996] ils sont polonisés. La traduction persane [The Holy Bible 1963] compréhensible jusqu'à aujourd'hui, alors contenant l'imagerie exacte, et ce qui le suit, il y a dans cette langue beaucoup d'arabismes et, à la fois, de constructions syntaxiques archaïques. Les traductions de Pur-Dāvod sont de même nature [Poure-Davoud 1930: 433-434]:

«از طرف شمال اهریمن تبه کار آن دیو دیوان بشتافت و این چنین گشت آن اهریمن زشت تبه کار ای (دیو) دروغ برو زرتشت پاک را هلاک کن دروغ با دیو بوئیتی و با آسیب مرشئون بسوی شتافت زرتشت نماز اهنو و یثریه بجای آورد آبهای نیک و رود دائیتیای نیک را بستود و بدین مزدیسنا اعتراف نمود دروغ مغلوب وی گشته با دیو بوئیتی و با آسیب مرشئون قدم واپس کشیده»
(Vendidād, farg. 19, 1)

La nouvelle traduction de l'Avesta [Avestā 1996] est un texte impressionnant où il n'y a pas de mots arabes ni arabismes, il n'a que quelques emprunts sémites qui existaient avant l'islam. Selon la

théorie de la traduction, c'est donc une mauvaise traduction, parce qu'elle utilise des moyens linguistiques étrangers au temps du traducteur. Pour comparer : entre le mot français *glorieux* et le mot latin *gloriosus*, il n'existe pas de différence sémantique, mais *digestion* ne fait plus du tout penser à *digestio* – division. Comparons *Hādoxt Nask* dans deux traductions, celle de Dustxāh et de Mir Faxrā'i, plus «indigène»:

زرتشت از آهوره مزدا پرسید:
ای آهوره مزدا! ای سپندترین مینو! ای دادار جهان استومند!
ای آشون!
هنگامی که آشونی از جهان در گذرد، روانش در نخستین شب،
در کجا آرام گیرد؟
آنگاه آهوره مزدا گفت:
[روان آشون] بر سر بالین وی جای گزیند.
(Avestā, Peyvaste-Yaštā, farg. 2, 1-2 [Avestā: 509-510])
زردشت اهورامزدارا پرستد: «ای اهورامزدا، مقدسترین مینو،
دادار جهان مادی، ای پرهیزگار!
زمانی که پرهیزگاری در گذرد، آن شب روانش کجا قرار گیرد؟»
آنگاه اهورامزدا گفت:
«در نزدیکی سر نشیند.»
(Avestā, Yašt 22, farg. 2, 1-4 [Hādoxt nask: 71])

Les traductions dont nous parlons ici on pourrait traiter comme oeuvres scientifiques (même s'il s'agit de la littérature), comme un autre type du discours, adressé aux spécialistes qui comprennent la langue de spécialité, qui exige une «fidélité» plus exacte pour transmettre le plus d'informations linguistiques de l'original; cela ne peut pas tout de même conduire à la perte du «philtre» du traducteur. Si l'on prenait pas en considération l'intention de créer une opinion, ainsi que l'intention didactique des traducteurs persans, on pourrait

estimer que les traductions publiées «se sont arrêtées» au deuxième étape du travail du traducteur. Le troisième étape a été remplacé par une sorte de retour au premier étape, par le decodage du mot par mot. Presque toutes les publications sont pleines d'asterisques aux mots provenant de la langue arabe ou persane contemporaine. Cette procédure me rassure que le traducteur lui-même ne croit pas à la compréhensibilité du texte, d'autant plus qu'il s'adresse souvent, dans l'introduction, à un destinataire large. L'exception positive est la publication de Qāsem Hāsemi-Nežād (*Kār-nāme-ye Ardešir-e Bābakān*), où le traducteur explique précisément sa «trace» dans la transmission de l'original [Kār-Nāme 1997], que nous y acceptons:

به کارنامه‌ی اردشیر بابکان چنین نوشته بود که ایرانشهر، از پس
مرگ اسکندر رومی، دوپست و چهل ملک داشت. سپاهان و پارس
و خطه‌های نزدیکتر دست اردوان سالار بود. بابک مرزبان بود، شهردار
پارس و گمارده‌ی اردوان بود از دست او. اردوان خود به استخر می
نشست. بابکرا فرزندِ بامبردار هیچ نبود. ساسان شبان بابک بود،
از نژاد و ناف دارای شهریار و همواره با رمه‌ی گوسفندان می‌بود
و وقت بیدانشاهی اسکندر گریزان و پوشیده می‌رفت و روزگار می
گذاشت با شبانان گُرد.
[Kār-nāme: 31]

Le traducteur compétant peut et devrait enrichir la culture du destinataire de l'oeuvre en transférant le texte d'un lieu étranger linguistiquement et culturellement [Dąmbska-Prokop 1997]. Les savants iraniens travaillant à l'Académie des Sciences (Farhangestān), auteurs des grammaires de la langue persane, des manuels de différents domaines de la science – introduisent exprès la terminologie persane à la place de plus ancienne terminologie arabe ou plus moderne, anglaise. Le mot n'est plus *kaleme* mais *vāže*, la traduction c'est, au lieu de *tarjome* – *bar-gardān*, etc. Il est difficile de dire si et quand ce processus deviendra l'élément de l'imagerie, et tous les destinataires en prendront conscience. Il reste peu de traces de la riche proposition de *Farhangestān* qui date de quelques dizaines d'années.

Mes remarques critiques sur les valeurs des traductions accomplies par les scientifiques persans ne mettent pas en doute l'objectif de leur travail. Nous pouvons traiter ces traductions comme traductions «philologiques» [Barańczak 1990: 32], qui ressemblent aux traductions européennes du début de siècle. La science contemporaine met de nouvelles tâches, «la fidélité» de la traduction exige une mise en place parmi tous les événements cognitives. Dans la relation entre l'auteur de l'original et son destinataire ainsi qu'entre le traducteur et le destinataire de la traduction, le rôle du traducteur est d'être intermédiaire qui conduit à l'élargissement de ses horizons culturels [Lüdi 1987; Bogacki 1997]

Les tendances observées dans les traductions des textes avestiques, moyen-persans et peu nombreux vieux-persans sont en envers de l'évolution de la langue persane moderne. Le problème concerne avant tout le lexique, mais le retour aux structures grammaticales archaïques est aussi remarqué.

Les traductions persanes des oeuvres de l'anciennes et moyennes langues iraniennes sont plus compréhensibles pour les iranologues que pour les Iraniens.

Literature:

- Avestā – kohantarīn sorudhā va matnā-ye irāni. (Avesta, les plus vieux hymnes et textes iraniens).* 2 vol., 56 + 1206 p. Traduction et annotation: Jalil Doostkhah. Tehrān, Enteshārāt-e Morvārid, 1374/1996
- Barańczak, Stanisław. Mały, lecz maksymalistyczny Manifest translologiczny. Kraków, *Zeszyty Literackie* nr 30, lato 1990, 1-66
- Bogacki K. (ed.), Lexique, langue de spécialité, traduction. *Acta Philologica de l'Université de Varsovie*, Warszawa. 1997
- Dąmbska-Prokop, Urszula. *Śladami tłumacza. Szkice. [Traces du traducteur. Etudes de traductologie]*. Kraków, Educator-Viridis, 1997
- Fife, James. Wykłady z gramatyki kognitywnej [Les conférences sur la grammaire cognitive] énoncées à Lublin, dans: H. Kardela (ed.) *Podstawy gramatyki kognitywnej*. Warszawa, Biblioteka Myśli Semiotycznej, 1994

- Hādoxt nask*. Trad. et ed.: Mir Faxrā'i, Mahšid. Tehrān, 1371/1993
- The Holy Bible*, in Persian. Great Britain 1963 (Kitāb al-Qods ya'ni kotob-e ahd-e atiq va ahd-e jadid)
- Kār-nāme-ye Ardašir-e Bābakān (az matn-e pahlavi)*. Trad.: Hāšemi-Nejād, Qāsem. Tehrān, Našr-e Markaz, 1375/1997, 84 p.
- La Bible*, traduction oecuménique. TOB, Les Editions du Cerf et Société Française, 1988
- Lazard, Gilbert (avec l'assistance de M. Ghavam-Nejad). *Dictionnaire persan-français*. Leiden-New York-Kobenhavn-Köln, E. J. Brill, 1990
- Lüdi, G., *Aspects énonciatifs de la traduction*. Paris, Cahiers de Département des Langues et des Sciences du Langage, no 5, 1987
- Pismo Święte Starego i Nowego Testamentu*. Ed. resp. K. Dynarski. Poznań, Pallotinum, 1996
- Pisowicz, Andrzej. Some remarks on Christian terminology in Persian, dans: *Folia Orientalia*, Kraków, PAN, T.XXI, 1980, p.171-174
- Poure Davoud, Aga. Gaotōma, dans: *Dr Modi Memorial Volume*, Bombay, 1930, p. 424-436
- Seleskovitch, Danica; Lederer, Marianne (ed.). *Interpréter pour traduire*. Paris, Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT), Didier Erudition, 1993
- Tabakowska, Elżbieta. *Gramatyka i obrazowanie. Wprowadzenie do językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, PAN, Nauka dla Wszystkich nr 474, 1995
- Venuti, Lawrence (ed.), *Rethinking translation. Discourse, subjectivity, ideology*. London-New York, Routledge, 1992

ROY ANDREW MILLER

TWO MIDDLE MONGOLIAN TITLES IN EARLY KOREAN

In his article 'Les mots mongols dans le *Korye sū*', *JA* 217 (12^e sér.) (1930), 253-266, a reworking of and elaboration upon a paper published the previous year by Shiratori Kurakichi, '*Kōraishi ni mi-etaru Mōkogo no kaishaku*', *Tōyō Gakuhō* 18.2 (1929) = rpt. *Shiratori Kurakichi zenshū* (Tokyo 1970), vol. 3, Paul Pelliot discussed, *inter alia*, two important Mongol titles that were apparently current in the quasi-independent late Old Korean kingdom of Koryō. Shiratori had briefly commented upon these two titles, discovered by him in Čong Lin-či's 1451 Chinese-language history *Koryō-sa*, but in each case Pelliot was able to identify their Middle Mongolian originals with more precision than the pioneer Japanese scholar had been able to bring to bear upon them. Each is also today worth a second glance, in part because of the intrinsic interest that must naturally attach to all textual evidence for bilingualism in the greater Asian realm of the Mongol empire, but also in part because, as it happens, in both instances we now have access to additional linguistic data from early Korean sources not available either to Shiratori or to Pelliot.

"The conquest of Korea by the Mongols took place over a long period lasting from 1218 to 1259. The Wang family, the ruling kings of Koryō, were allowed to continue governing. ... [I]n 1299 [Koryō] was instructed to follow the laws of Yüan China, but the king ... protested that this was inconvenient, and Korea was allowed to follow its own laws and customs" (Farquhar 1990.399-400). But as we shall see, this "following of its own laws and customs" did not by any means pre-